

dre le chef de la ville, celui en qui nous avons toute confiance, celui dont la perte eût été irréparable pour le parti.

Beaumont vaincu par le mal, Beaumont attendri de cet amour, sourit à ses amis et leur demanda un pardon que Marianne et Blancon lui accordèrent. Marianne en souriant, mais les larmes aux yeux, lui prit les mains avec tendresse, déposa le plus doux, le plus chaste baiser sur son front pâli et, lui imposant un silence nécessaire, lui assura que le calme régnait dans Lyon, que rien ne souffrait dans l'expédition des affaires, et que d'ailleurs, ses forces revenant rapidement, il pourrait s'assurer par lui-même si, pendant sa maladie, ses amis l'avaient bien servi.

Beaumont avait passé sa vie dans les camps, il avait fait la guerre et surtout la guerre civile, plus terrible, plus cruelle que la guerre étrangère ; il avait incendié des châteaux, mis des villes au pillage et acquis la réputation d'un homme de sang et de terreur ; en ce moment, un monde nouveau s'ouvrait à lui. Être aimé, être entouré d'amis fidèles, entendre des paroles d'affection et de dévouement, voir des visages heureux et attendris, c'était pour lui la révélation d'une vie dont il ne soupçonnait pas l'existence. Son cœur battit pour la première fois et pour la première fois un doux regard illuminant ce visage dur et austère, il parut transfiguré à ceux qui l'entouraient de tant d'amour.

Le soir, ce fut fête au château de Pierre-Scize, fête intime, dans le petit cercle des familiers qui entouraient le baron. Le célèbre général, disait-on, échappera au danger terrible qu'il a couru ; sa convalescence sera rapide, et, prodige dont on doit louer Dieu, on dirait que des idées plus douces ont envahi son cœur. Le vieux lion a encore sa griffe puissante ; il n'a rien perdu de sa force et de son audace, mais il ne déchirera plus désormais ses victimes pour le plaisir seul de faire couler le sang.